

N°61 Février 2003

LE MODELE ITALIEN ET SA DIFFUSION
Mille ans de destruction créatrice

Rémy VOLPI

DOCUMENTS DE TRAVAIL

n°61

Février 2003

LE MODELE ITALIEN ET SA DIFFUSION
Mille ans de destruction créatrice

Rémy VOLPI

Laboratoire Redéploiement Industriel et Innovation
Maison de la Recherche en Sciences de l'Homme
21, quai de la Citadelle 59140 DUNKERQUE (France)
Téléphone : 03.28.23.71.47 – Fax : 03.28.23.71.43 – email : labrii@univ-littoral.fr
Site Web : <http://www-heb.univ-littoral.fr/rii>

LE MODELE ITALIEN ET SA DIFFUSION MILLE ANS DE DESTRUCTION CREATRICE

THE ITALIAN MODEL AND ITS DIFFUSION ONE THOUSAND YEARS OF CREATIVE DESTRUCTION

Rémy VOLPI

Résumé

Le tournis engendré par l'incessante succession des théories et modèles de management appelle un besoin de points fixes. Observer depuis les eaux calmes de l'histoire le passage d'une société bloquée, la féodalité, à une société ouverte, le capitalisme et sa diffusion universelle, est susceptible d'apporter du sens. L'outil d'exploration est le *modèle italien* de Braudel, c'est à dire l'esprit d'entreprise et les techniques en financement, droit, comptabilité, sociétés, Bourse, management, élaborées par les marchands italiens au tout début du second millénaire. Ce modèle a déclenché un *ouragan perpétuel de destruction créatrice* et a su, par *tissage collectif d'intelligence ajoutée*, le dompter pour en faire un prodigieux moteur de croissance. Il ressort que six révolutions économiques s'enchaînent et s'articulent selon un schéma clair où le textile et la sidérurgie jouent un rôle clef. Incidemment, la construction européenne se présente comme un précieux garde-fou contre les dérives barbares.

Summary

The vertigo brought about by the ceaseless succession of theories and models in management calls for some firm benchmarks. Observing from the appeased waters of history the transition from a closed society, feudalism, to an open one, capitalism and its world-wide diffusion, is likely to bring out some sense. The exploring tool is the *Italian model* of Braudel, i.e. the enterprising spirit and techniques in banking, commercial law, accounting, company creation, stock exchange, management, elaborated by the Italian merchants at the very beginning of the second millennium. This model has triggered a *perennial gale of creative destruction*, and has been able, thanks to a *collective weaving of added intelligence*, to subdue it and to shape it into a prodigious growth generator. Six economic revolutions can be perceived, articulated into a clear pattern in which textile and steel industries play a key role. Incidentally, the European Union build-up appears to be a precious protection against barbarian drifts.

LE MODELE ITALIEN ET SA DIFFUSION MILLE ANS DE DESTRUCTION CREATRICE

Table des matières

INTRODUCTION	5
I LE SOCLE DU MODELE ITALIEN : L'EMPIRE ROMAIN DU SECOND SIECLE A L'AN MILLE	6
II LA GENESE DU MODELE ITALIEN : LA PREMIERE REVOLUTION COMMERCIALE (1000-1250)	6
III LA CONSOLIDATION DU MODELE ITALIEN : LA SECONDE REVOLUTION COMMERCIALE (1250-1500)	9
A Le primat de la logistique maritime	9
B Des ruptures	11
C De nouvelles ruptures en gestation	13
IV L'EXTENSION DU MODELE ITALIEN : LA MONDIALISATION DE L'ECONOMIE, TROISIEME REVOLUTION COMMERCIALE (1500-1750)	14
A Le XVIème siècle, âge d'or du Portugal, de l'Espagne et de Gênes	14
B Le XVIIème siècle, âge d'or d'Amsterdam	16
C Le XVIIIème siècle, émergence de l'Angleterre	17
D De la mondialisation à la révolution industrielle : un enchaînement de ruptures	18
V LES FRUITS DU MODELE ITALIEN ETENDU : PREMIERE (1750-1850) ET SECONDE (1850-1975) REVOLUTIONS INDUSTRIELLES	19
A De la fonte au fer industriel (1783)	19
B Des mines de charbon à la machine à vapeur	19
C L'emballement de la filière coton	20
D D'un sous-produit sidérurgique aux colorants textiles de synthèse	20
E Des colorants textiles de synthèse aux médicaments	21
F Le froid industriel	21
G L'acier de masse	21
H Le XXème siècle, émergence des Etats-Unis	22
I Les autres domaines de la seconde révolution industrielle	22
J Une conséquence sociale des ruptures : une émigration européenne massive	22
VI DE L'ERE DES MASSES A LA NOUVELLE ECONOMIE	22
A La distribution productiviste de masse	23
B La troisième révolution industrielle : l'informatique	23
C Aboutissement du concept de la monnaie	23
D La nouvelle économie	23
CONCLUSION	24

LE MODELE ITALIEN ET SA DIFFUSION MILLE ANS DE DESTRUCTION CREATRICE

INTRODUCTION

Est-ce dû à l'accélération ? Toujours est-il que l'on se sent pris de vertige face aux théories managériales, celles-là mêmes qui prétendent élucider la vie de tous les jours et préparer celle de demain. A une vitesse hallucinante, causes et effets défilent, alternent, s'enchaînent et se défont en un manège dont l'impétuosité est à peine surpassée par celle des conjectures conjoncturistes, autant dire l'aporie de la poule et de l'œuf. On passe de Charybde en Scylla quand, sans rime ni raison, scientifiques et historiens sortent de leur chapeau inventions et événements décisifs. Pour dissiper le lancinant tournis, un besoin de point fixe, de repères stables, de sens, se fait pressant. Le choix thérapeutique s'est porté sur la poule aux œufs d'or, la turbine économique qu'est l'entrepreneuriat, observée depuis l'œil du cyclone, celui des eaux calmes de l'histoire.

Art de faire de rien quelque chose, l'entrepreneuriat aurait pour logique fondamentale le changement. Selon Schumpeter, le capitalisme se nourrit du déséquilibre qu'il engendre lui-même par le processus de destruction créatrice. La dynamique qui en résulte n'aurait de sens que par rapport à ce processus. Pourtant, dit cet auteur, « les économistes acceptent les données d'une situation comme si elle n'était reliée ni à un passé, ni à un avenir, et fondent leurs analyses sur la seule maximisation du profit ». On peut ainsi servir à discrétion le même vin dans des outres neuves. En tout cas, ce mouvement est d'une extrême puissance puisque, pour ne parler que de la démographie, il aura permis à la population mondiale de croître de 340 millions en l'an 1000, date du début de la formation du capitalisme moderne¹, à 6 milliards en 2000, alors qu'au banquet de Dame Nature les places sont chichement comptées. Cela dit, il importe de souligner que le changement volontaire est radicalement antisocial : « Dans les sociétés traditionnelles, la vie humaine est un film reproduisant un scénario immuable avec des acteurs différents² ». Transgression et rupture, le changement se présente donc comme une crise que la société occidentale a apprivoisée jusqu'à en faire une pratique, une logique d'action, un tissage collectif d'intelligence ajoutée qui a donné le monde économique d'aujourd'hui. Comment est-on passé en Occident d'une société bloquée, féodale, à une société ouverte, capitaliste ?

Posons tout d'abord que, de manière universelle, les besoins humains sont sous-tendus par le désir de chacun de persévérer dans son être et, au-delà, de s'arc-bouter vaille que vaille sur la défense de son ego : « Rien n'égale pour l'homme le fait de satisfaire sa vanité, et aucune blessure n'est plus douloureuse que de la voir blessée » affirme Arthur Schopenhauer.³ Cela se traduit en particulier par la volonté de puissance. Concrètement, la puissance se conquiert surtout par la force et s'exprime par le paraître. Posons en second lieu que l'Europe se distingue du reste du monde en ce qu'elle a toléré que l'individu transgresse les règles

¹ cf. BOUTILLER S., UZUNIDIS D., *Comment ont-ils réussi ?*, Studyrama, 2002, pp. 43-44 : « Selon l'économiste Jacques Marseille, la période qui commence en l'an 1000 et s'achève en l'an 1300 fut l'âge d'or du commerce »

² SERVIER J., *Histoire de l'utopie*, Idées NRF, Gallimard, Paris, 1967, p. 15

³ SCHOPENHAUER A., *L'art d'avoir toujours raison*, Mille et une nuits, Paris, 1998, p. 62

collectives¹. Posons encore qu'il en découle que les armes et les vêtements, donc la sidérurgie et le textile, ont joué un rôle clef. Posons enfin que les techniques économiques, celles qui favorisent les échanges et le changement, ont précédé les technologies d'arts et métiers, et qu'elles sont l'unique catalyseur de leur éclosion. Nous empruntons à Fernand Braudel l'appellation de *modèle italien*, pour désigner l'esprit d'entreprise ainsi que l'ensemble des techniques économiques qui ont été élaborées par les marchands-banquiers italiens au tout début du capitalisme.

I LE SOCLE DU MODELE ITALIEN : L'EMPIRE ROMAIN DU SECOND SIECLE A L'AN MILLE

La fin du premier millénaire voit l'arrêt des grandes migrations. La situation se stabilise pour prendre une forme qui est la trame des mouvements géopolitiques du second millénaire.

La division en 843 de l'empire de Charlemagne constituera une constante pomme de discorde, fondement du cadre historique de la France et de l'Allemagne jusqu'à la fin du second millénaire. Le concept de l'empire carolingien, devenu le Saint-Empire romain germanique, le *Reich*, vivra jusqu'en 1806, éclipsé alors par l'Empire napoléonien. Le second *Reich*, créé en 1871 sous l'égide de la Prusse, lui fera, en déclinaison nationaliste, écho jusqu'en 1919, tandis que la délirante Allemagne nazi s'affublera du titre de *troisième Reich*. L'empereur est, nominalement, le chef séculier de la chrétienté et son primat en tant que tel est longtemps admis dans tout l'Occident². La question de savoir qui, de l'empereur ou du pape, est le lieutenant de Dieu sur terre, ne manquera pas de se poser. Quant aux rois, ils louvoieront entre le concept d'empereur, *primus inter pares*³, et le concept de roi, « empereur en son royaume ».

A partir du XIII^{ème} siècle, la restauration du pouvoir royal et l'évolution économique feront décliner la féodalité. Cette émancipation du cadre féodal, dans la quête d'un pouvoir absolu, est le moteur de la montée en puissance des Etats-nations jusqu'à leur laïcisation à la fin du second millénaire.

Conjointement, l'Empire romain hantera tout le second millénaire, en se doublant puis en se quadruplant. En Occident, le Saint-Empire se scindera en Empire d'Autriche (1867) et second Reich, tandis qu'en Orient, Byzance, après 1453, donnera l'Empire ottoman et l'Empire de Russie. La Première guerre mondiale leur sera fatale. Enfin, la construction européenne peut se lire comme la poursuite de l'antique « *pax romana* ».

II LA GENESE DU MODELE ITALIEN : LA PREMIERE REVOLUTION COMMERCIALE (1000-1250)

La fin des invasions en Occident coïncide dès la seconde moitié du X^{ème} siècle avec une explosion démographique qui libère des forces vives. La productivité agricole croît. Un grand mouvement d'essartage s'amorce, qui culmine au XII^{ème} siècle. Le début du XI^{ème} siècle voit la prolifération de cités neuves, ou de bourgs ajoutés aux villes anciennes, auxquels les seigneurs féodaux accordent par charte des franchises. Se construit alors une société étrangère aux fondements idéologiques de la féodalité. L'économie artisanale urbaine atteint son apogée au cours du XIII^{ème} siècle.

¹ cf. LIPOVETSKY G., *L'empire de l'éphémère*, Folio Essais, Paris, 1991, pp. 11-13

² François 1^{er} et Louis XIV seront candidats à l'élection au titre d'empereur.

³ Premier entre égaux.

Parallèlement, les rois cherchent à s'émanciper de la féodalité. La bataille de Bouvines, près de Lille, en 1214, en est l'amorce. Les guerriers deviennent des mercenaires. Dès lors, l'argent est le nerf de la guerre. Face à l'essor des besoins en financement se posera avec acuité la question des limites du stock monétaire.

L'enrichissement lié au revenu foncier, la vie de cour et la vie urbaine, développent des goûts nouveaux dans l'expression de la différence sociale dans un monde où force, fortune et succès se doivent d'être ostensibles. Il faut en outre approvisionner en armes et en tissus les principautés franques du Levant, issues des croisades.

C'est d'abord en Flandre que se développe, à la fin du XI^{ème} siècle, la grande industrie lainière. On utilise la laine du pays, puis, face à la croissance de la demande, on l'importe d'Angleterre. Des marchands spécialisés dans l'exportation du drap apparaissent. Mais il faut distinguer le marché local du marché lointain. Dans le premier, on s'efforce de maintenir le rapport direct du producteur au consommateur, car l'intermédiaire prélèverait un bénéfice injustifié. En effet, l'Eglise, dont la doctrine s'est formée dans le milieu rural et artisanal juif, ne reconnaît formellement que le travail créateur comme source légitime de gain et de richesse. Au XIII^{ème} siècle, Saint Thomas d'Aquin note que l'usure est un péché « parce qu'on vend ce qui n'existe pas ». Mais dans les faits, l'Eglise a protégé très tôt les marchands. D'autre part, et en synergie avec l'artisanat urbain, se structure le monde de l'économie au long cours autour de trois grands foyers : la Méditerranée et la Baltique, en tant que pôles de commerce international, et l'Europe du Nord-Ouest (Angleterre du Sud-Est, Normandie, Flandre, Champagne, pays mosans et bas-rhénans¹), avec la Flandre pour centre, en tant que zone d'échange et de production, notamment de draperie. Car en fait, le bénéfice n'est pas contesté par l'Eglise quand le marchand est allé chercher au loin ce qui manque à la cité : « Il y aurait une grande indigence en beaucoup de pays si les marchands n'apportaient ce qui abonde dans un autre où ces mêmes choses font défaut. Aussi, ils peuvent à juste titre recevoir le prix de leur travail », écrira-t-on au début du XIII^{ème} siècle.

La Flandre devient un pôle industriel parce que, prise entre le marteau du royaume de France et l'enclume de l'Empire, ses comtes ont intérêt à favoriser l'instauration d'un patriciat urbain puissant dont les milices déferont, par exemple, les chevaliers français à la bataille des Eperons d'or à Courtrai en 1302. De même, c'est parce qu'ils sont à la marge de la chrétienté que les marchands d'Allemagne implantés sur la Baltique se constituent dès 1161 en communauté, la Hanse, qui contrôle tout le commerce balte. Hormis les pelleteries et l'ambre, il s'agit pour l'essentiel de produits utilitaires : harengs, bois d'œuvre, cires, minerais, laines, graisses, chanvre, lin.

L'Italie, tiraillée entre le pape, l'empereur, et les cités-Etats qui s'affirment, bénéficie d'un bon degré de liberté vis-à-vis de la féodalité. En outre, la plupart des ports, qui ressortissent nominalement à l'Empire d'Orient depuis la reconquête de Justinien, ont maintenu de petits courants d'échange avec Byzance.

Durant le XI^{ème} siècle, Génois et Pisans parviennent à faire disparaître l'hégémonie sarrasine en Méditerranée. Les grands ports de la Péninsule, deviennent le siège d'une intense activité marchande. Amalfi, Naples, Bari, Pise ouvrent la marche, vite détrônées par Gênes et Venise. En 1082, l'empereur d'Orient accorde aux Vénitiens le droit d'installer des comptoirs dans les villes de l'Empire byzantin.

¹ Hormis la Baltique, on reconnaît là l'ébauche de la grande dorsale qui constitue aujourd'hui le cœur économique de l'Europe, la « banane bleue ».

En 1087, Pisans et Génois obtiennent des Emirs zirides des privilèges commerciaux en Afrique du Nord. A Tripoli de Barbarie, Tunis, Bône, Bougie, Alger, Oran, Ceuta, et même à Tlemcen, s'établissent des colonies marchandes actives¹ qui se procurent l'or du Soudan, et des esclaves noirs. Dans les principautés franques de Syrie, les commerçants européens de chaque ville importante obtiennent des concessions, les fondoucs, où ils s'administrent librement. La même formule est utilisée en Egypte. L'importation de produits de luxe orientaux acquiert vite de l'ampleur. Il en va de même des épices qui donnent du goût à une nourriture souvent fade et qui servent également pour la médecine et la pharmacie.

Du milieu du XIIème siècle au début du XIVème siècle, marchands flamands et italiens se rencontrent en Champagne. En amont de cette plaque tournante, Gênes et Venise impulsent les flux et deviennent la clef de voûte du système. Bien que très restreints, ces échanges de produits de luxe mettent en branle le modèle italien, qui deviendra l'économie moderne. Comment cela est-il possible ?

Les échanges concentrés dans le temps et l'espace de produits précieux supposent des disponibilités monétaires. Or, d'une part, les espèces métalliques sont rares, et, d'autre part, le volume des transactions n'aura de cesse de croître. Les Italiens, peut-être inspirés par les pratiques financières du commerce au long cours byzantin et arabe, apportent des solutions :

a) Le règlement par compensation

D'abord, les Italiens instaurent le règlement par compensation, en fin de foire. On ne règle qu'un solde. De plus, se met en place dès le XIIème siècle un mécanisme de compensation relatif aux soldes nés ailleurs et stipulés, par contrat de change matérialisé par une lettre, payables en ce lieu. Ainsi, se réalisent des flux d'échanges sans commune mesure avec le peu d'espèces disponibles. En contrepartie, cela nécessite de la part des opérateurs italiens une technique d'enregistrement précise et fiable.

b) Les banques et le contrat de change

Du XIIème au XIVème siècles certains marchands de laine, de soieries ou de draps se spécialisent dans la finance. Les premières grandes banques privées apparaissent à Sienne, qui contrôle la route de France à Rome : celle des Piccolomini dès 1193, celle des Buonsignori dès 1209. Mais la prééminence bancaire revient à Gênes et Venise pour les opérations lourdes. S'agissant des paiements en foires, les opérateurs viennent de Plaisance au XIIème siècle, de Sienne, Florence et Lucques au XIIIème siècle. Les banques italiennes sont désignées par référence au banc (*banco*) du changeur. L'image du banc est si familière aux hommes d'affaires, que, lorsque l'un d'entre eux manque à ses engagements, on parle de banc rompu, en italien *banco rotto*, origine du mot français banqueroute. Les Génois financent les marchands lombards qui achètent les produits d'Orient qu'ils convoient ensuite en Champagne. Ces prêts à intérêts sont stipulés remboursables en foires de Champagne, et en monnaie de France. Ce contrat de change, matérialisé par une lettre, s'analyse en une opération de crédit (paiement différé) et en une opération de change. Le développement de la lettre de change trouve sa source dans le désir d'obéir à l'Eglise, en doublant une opération de crédit qu'elle réproouve, d'une opération de change qu'elle tolère. De marché de marchandises, les foires de Champagne se doubleront d'une activité de marché de capitaux. La banque privée, au moins dans le système florentin, se subdivise en boutiques de prêts sur gage à 20% l'an (*banchi di pegno*), en banques de détail (*banchi a*

¹ C'est notamment à Bougie, où son père est consul des marchands pisans, que Leonardo Fibonacci, « l'autre Leonardo », s'initie aux mathématiques du savant arabe Al Khwarismi. Dans son ouvrage, le *Traité de l'Abaque*, publié en 1202, Leonardo Fibonacci introduit l'emploi des opérations sur les fractions, le calcul proportionnel, et surtout les chiffres arabes, et notamment le zéro, innovation capitale de la numération par position.

minuto) à 10% l'an où l'on pratique à la fois le prêt sur bijoux et le change, les *banchi in mercato* qui, sur les marchés, pratiquent le change, le dépôt et le virement, et les *banchi grossi* des marchands-banquiers, précurseurs des grands établissements de crédit et des banques d'affaires. De façon durable, et dans toute l'Europe, les financiers italiens seront souvent chargés de faciliter la trésorerie des souverains, d'assurer la frappe des monnaies, de lever des impôts.

c) des pratiques commerciales explicites

Les pratiques commerciales se perfectionnent. L'art du commerce sort de l'empirisme routinier pour s'ériger en science, dont la théorie est codifiée par le Florentin Balducci-Pegolotti, dans sa *Pratica della mercatura*.

d) des sociétés

Les associations commerciales existent dès le XI^{ème} siècle à Venise, et apparaissent dans les autres cités italiennes à partir du XII^{ème} siècle, sous les deux formes de *commenda* et de *compagnia*. Elles resteront des spécialités italiennes jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle, pour être adoptées ailleurs en Europe. Des hommes nouveaux, ambitieux, se démarqueront des autres. Bien vite émerge un monde d'avant-garde d'hommes avisés et implacables pourvus d'une longue expérience et d'une culture curieuse et variée, aux vues hardies et aux ambitions effrénées, qui, à travers un excellent réseau d'informations, traitent avec les principaux centres économiques du monde connu. L'amour de l'argent reste la passion fondamentale. « Le marchand doit se gouverner, lui et ses affaires, d'une façon rationnelle pour atteindre son but, qui est la fortune », dit Benedetto Cotrugli, marchand à Raguse¹. Avant tout, le marchand doit calculer. Quelle erreur, dit un auteur anonyme, que de faire du commerce empiriquement. Le commerce est affaire de calcul : « *Si vuol fare per ragione*² ». Et, tandis que toute société marchande tend de façon croissante vers la spécialisation, son sommet échappe à ce processus de morcellement : toute bonne affaire à sa portée est de sa compétence. Les grands marchands commanditent, financent ou dirigent la fabrication de certains produits qu'ils vendent. Ils se posent en champion de l'innovation technique au nom de l'économie et font figure d'animateurs de l'évolution industrielle.

III LA CONSOLIDATION DU MODELE ITALIEN : LA SECONDE REVOLUTION COMMERCIALE (1250-1500)

A Le primat de la logistique maritime

Au XIII^{ème} siècle, Vénitiens et Génois installent leurs comptoirs en Mer Noire. Ils ont l'exclusivité des produits de luxe, acheminés des Indes et de Chine par caravanes sous l'égide de la paix mongole. De plus, Gênes obtient de Byzance, à la même époque, le monopole de l'alun de Phocée, sel minéral indispensable à la fixation des teintures, dont la consommation en Flandre suit l'expansion de l'industrie drapière. En Méditerranée, Gênes élimine Pise, sa rivale, en 1284, au cours de la bataille navale de Meloria.

La croissance continue des échanges, le transport du produit pondéreux qu'est l'alun, aboutissent à une nouvelle révolution commerciale. Le commerce au long cours s'effectue dorénavant pour l'essentiel par voie maritime. Avec Nicolozzo Spinola, les Génois inaugurent, en 1277, la route maritime de la Méditerranée à Bruges, suivis dès 1315 par les Vénitiens, puis par d'autres nations italiennes. Bruges, qui jouit déjà d'une tradition

¹ Dubrovnik, étape adriatique des Vénitiens.

² Il faut agir par calcul.

séculaire, éclipse les foires de Champagne et devient, de 1300 à 1450, la nouvelle plaque tournante.

Contrairement au droit commun du Moyen Age, à Bruges les étrangers sont autorisés à traiter entre eux, par le truchement de courtiers brugeois. Les Italiens, qui avaient déjà l'initiative économique pour le commerce au long cours, renforcent, sur la place de Bruges, leur position.

Dans ce contexte, le modèle italien se consolide. Le marchand itinérant qui accompagnait ses marchandises cède la place au marchand sédentaire, qui, du siège central de ses affaires, dirige un réseau d'associés ou d'employés qui rendent inutiles ses déplacements. Cela n'est possible que par des techniques de management sans cesse plus évoluées :

a) un système comptable qui fait date

Le premier livre connu, tenu selon le mode de la comptabilité à parties doubles, dite à la vénitienne, date de 1340¹. Comme la technique en est parfaitement maîtrisée, le système existait bien avant. En 1494, Luca Pacioli codifie les principes des parties doubles en des termes tels que cinq siècles plus tard, et malgré les progrès, il ne s'y trouve rien à ajouter, rien à retrancher². Le génie de la comptabilité à parties doubles tient à ce qu'elle traite l'information de manière systémique.

b) les consuls

Les marchands résidant à Bruges se regroupent en « nations » chacune logée dans un hôtel³ et représentée par un consul, chargé de défendre les intérêts de sa métropole auprès des autorités locales et d'assurer auprès de ses compatriotes le pouvoir disciplinaire et judiciaire d'usage.

c) Un droit commercial uniforme

Corps étranger dans la société féodale, les marchands au long cours se forment très vite, en marge des autorités politiques, un droit professionnel autonome. Ce droit fait preuve d'une technicité suffisamment fine pour que maintes institutions parviennent jusqu'à nous, par exemple le droit relatif à la faillite. La loi marchande (*lex mercatoria*), dont les règles sont identiques en tout lieu, culmine aux XIII^e et XIV^e siècles. Elle entrera ensuite en concurrence avec des droits étatiques multiformes à mesure de la formation des Etats. Comment, sans la force publique, exécuter les sentences d'arbitres privés ? Dans le monde des marchands, la crainte des sanctions sociales, non coercitives mais très contraignantes, de l'ostracisme et du boycottage commercial, suffit au respect des jugements. Un marchand qui ne se plie pas à la décision est mis au ban de sa communauté.

d) La Bourse

Vers 1360, l'hôtel brugeois où réside la famille des marchands vénitiens della Borsa⁴ se trouve à proximité immédiate des consulats des autres nations italiennes. C'est là que s'effectue le suivi des cours monétaires, une préoccupation première. A la Bourse de Bruges, on cote journallement les changes sur Venise, Gênes, Florence, Barcelone, Londres et Paris.

¹ Les comptes sont tenus en chiffres romains et le seront pendant longtemps. Le système décimal n'est utilisé qu'à titre de vérification.

² DUBOIS M., *Bulletin SCF*, 1959.

³ En France, par assimilation, on désigne parfois les locaux des chambres de commerce et d'industrie sous le vocable d'« hôtels consulaires ». L'adjectif consulaire qualifie tout ce qui a trait au commerce (chambre consulaire, juge consulaire).

⁴ cf. DAUZAT A., DUBOIS J., MITERRAND H., *Nouveau dictionnaire étymologique*, Larousse, Paris, 1964.

e) L'assurance

L'assurance contre les risques de mer devient une pratique courante. La méthode génoise consiste en une double vente fictive. Une marchandise en partance pour Bruges est vendue à Gênes devant notaire à un assureur, tandis que simultanément un contrat de rachat, conclu à un prix supérieur, est signé, pour le même bien rendu à bon port. L'assurance *alla fiorentina*, qui se pratique également à Pise, est une assurance à prime.

f) l'apogée de la banque italienne

De Bruges, les financiers italiens opèrent à l'échelle continentale, prêtant contre gage aux cités et aux souverains. De plus, à une époque où les finances publiques sont à peine organisées, les financiers sont amenés à jouer le rôle de banquiers du Trésor. Et certains grands commerçants italiens tirent en grande partie leur prospérité d'opérations financières et commerciales qu'ils font pour le compte de la papauté, une des grandes puissances d'argent du Moyen Age. Les compagnies florentines des Acciaiuoli, des Bardi et des Peruzzi seront victimes de difficultés monétaires et politiques. Dans la faillite des Peruzzi (1343), le roi d'Angleterre est débiteur de six cents mille florins, dans celle des Bardi (1346), de neuf cent mille florins, et le roi de Sicile de cent mille florins. Les Lucquois occupent une position particulièrement forte: l'un d'eux, Dino Raponi, prête deux cent mille florins à Philippe le Hardi pour la rançon exigée par le sultan Bajazet 1^{er} en vue de la libération de son fils (1396). De même, les villes qui s'agrandissent ont besoin de ressources. Les prêteurs sont regroupés en monts¹, sociétés qui, en gage des emprunts, reçoivent des taxes et droits municipaux. Ces monts se multiplient et deviennent de véritables banques publiques dont la plus connue est la Casa di San Giorgio à Gênes, fondée en 1408. C'est le premier grand établissement de crédit.

g) Les sociétés par actions

C'est à Gênes qu'apparaît au XV^{ème} siècle le modèle des sociétés de capitaux modernes : division du capital en parts cessibles, responsabilité de l'actionnaire limitée à sa mise de fonds. Cette ouverture du capital rend accessibles aux personnes de condition modeste les lucratives opérations commerciales des sociétés spécialisées dans le commerce d'un produit particulier, tel que le sel, l'alun, le mercure, etc.. Hors d'Italie, des sociétés de moindre envergure se multiplient aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles dans les villes hanséatiques, mais il n'y a jamais de grandes firmes permanentes. En Allemagne du Sud, des sociétés familiales se constituent, à Nuremberg, à Augsbourg, telles celles de Hans Fugger, en 1367, des Welser et des Höchstetter, qui se livrent surtout au commerce des métaux ou des textiles.

B Des ruptures

Un phénomène nouveau, la mode, s'établit dans les classes seigneuriale et bourgeoise. Mise en perspective historique, la mode ne peut être assimilée à la simple manifestation des passions vaniteuses. Cette incessante déviance, en définitive, est moins le signe des ambitions de classe que la sortie du monde de la tradition. Par la mode, la primauté de la loi immuable du groupe cède le pas à la valorisation du changement².

La hiérarchie des couleurs dans les codes sociaux, qui, au Moyen Age, s'articule autour du blanc, du noir et du rouge, se réorganise. Jusqu'au XII^{ème} siècle, la couleur rouge est la plus prestigieuse, celle des personnages riches et puissants³. Les teinturiers disposent de

¹ Le « mont », c'est la masse des créanciers.

² Cf. Lipovetsky G., *L'Empire de l'éphémère*, Folio Essais, Paris, 1991, pp. 11-12-13.

³ Ce sont les cités de Tyr et de Sidon qui avaient le monopole de l'extraction de la pourpre, colorant sécrété par des mollusques, principalement le murex et le purpura. Outre qu'un gramme de colorant nécessite quelque douze mille mollusques, le processus de teinture suppose un travail colossal.

plusieurs colorants efficaces : bois brésil¹, garance², kermès. Ensuite s'ajoutent le bleu, le jaune et le vert. Ce système à six couleurs, sur lequel nous vivons encore aujourd'hui en grande partie, s'impose en quelques décennies.

La vogue nouvelle du bleu, dès les années 1220, fait de la guède, ou pastel, une plante industrielle et de l'indigo, au principe actif identique mais d'un rendement vingt fois supérieur, un produit d'importation très prisé. Certaines régions se spécialisent dans la culture de la guède faisant la fortune de villes comme Toulouse et Erfurt, exportatrices d'« or bleu » vers les régions productrices de draps. Le marchand toulousain Pierre de Berny en deviendra si riche qu'il se portera caution, en 1525, de l'énorme rançon demandée par Charles Quint pour libérer François 1^{er} fait prisonnier à la bataille de Pavie.

Dès le milieu du XIV^{ème} siècle, le bleu est concurrencé par le noir, censé exprimer la modestie et la vertu, par contraste avec la folie du bleu et la démesure des dépenses vestimentaires. Mais les gens fortunés exigent des drapiers des tons noirs plus profonds, plus solides. Stimulés par cette demande, les teinturiers parviennent à l'horizon des années 1360-1380, à faire des noirs de luxe. La mode en est lancée, toutes les classes sociales suivent. Le XV^{ème} siècle est le grand siècle du noir.

Toute puissante au XII^{ème} siècle par son industrie, la Flandre attise la convoitise de ses fournisseurs, clients, voisins. A partir du XIV^{ème} siècle, l'Angleterre se met à fabriquer des draps de bonne qualité à un prix qui concurrence les draps flamands. En outre, les villes flamandes doivent affronter la production des régions environnantes. De même, les villes italiennes s'industrialisent et se mettent à produire des articles de qualité, propres à l'exportation, au détriment des draps flamands. *L'Arte della lana* à Florence prend essor. A la fin du XV^{ème} siècle, il fait vivre plus de trente mille personnes. La teinture est également une des gloires de Florence et de Venise. A cela l'Italie ajoute l'industrie de la soie qui prospère à Lucques au XIII^{ème} siècle et qui, de là, se répand en Italie du nord. De Milan, Florence, où *l'Arte della seta* à la fin du XV^{ème} siècle fait vivre seize mille personnes, et Venise, l'industrie de la soie gagne ensuite des centres moins importants : Mantoue, Ferrare, Reggio d'Emilie, Côme.

Enfin, la laine anglaise se faisant rare, nombre de petites villes flamandes encouragées par le pouvoir princier s'adonnent, dès le XIV^{ème} siècle, à la fabrication à partir des laines de Castille de tissus d'exportation de moindre finesse mais meilleur marché, la « sayetterie³ ». Les marchands italiens reprennent, au XIV^{ème} siècle, la direction de la production textile qu'avaient exercée auparavant les patriciens des grandes villes. Les grandes villes drapières

¹ Vers le XII^{ème} siècle on commence à employer un bois tinctorial venu des Indes appelé bois rouge ou brasile, servant à la teinture en écarlate avec l'alun. On l'importe par le biais des Arabes, dès la fin du XII^{ème} siècle, de Java, Ceylan, Sumatra et des Indes. Le terme de brasil ou bresil, mentionné pour la première fois en 1190, dérive du radical *bras* ou *bres*, qui désigne la braise, par allusion à la couleur rouge braise de la teinture qui en est tirée. C'est un produit onéreux, réservé aux draps de luxe.

² Extrait de la racine de la *Rubia Tinctoria*, cultivée en Normandie, la garance tombera en désuétude à la fin du Moyen Age, pour deux siècles. Elle donne le rouge, dit, au XVIII^{ème} siècle, « turc », ou « d'Andrinople » (Edirne en Turquie d'Europe), très solide (« grand teint ») sur laine, soie et coton.

³ Sayette : tissu ras et léger, de laine peignée, à armure sergé.

Armure : mode de croisement des fils de chaîne et de trame d'un tissu. Il existe trois armures fondamentales, l'uni, le sergé et le satin.

Dans l'uni, le croisement se fait alternativement : le fil de trame passe au-dessus d'un fil de chaîne, puis sous le suivant, puis au-dessus du suivant etc.. La toile, le taffetas, la mousseline, la percale, le calicot, la popeline, la cretonne, l'organdi, appartiennent à cette catégorie.

Dans le sergé, le fil de trame passe alternativement au-dessus et au-dessous non pas d'un fil de chaîne, mais de deux, trois ou quatre, voire davantage. Il en résulte un effet de diagonales sur le tissu. Le denim, la flanelle, la gabardine, relèvent de cette armure.

Dans le satin, le fil de trame passe alternativement au-dessus et au-dessous d'au moins cinq fils de chaîne. Cette armure permet l'obtention d'un effet de brillant.

ne voient le salut que dans le renforcement de leur monopole et dans l'élimination de toute forme de concurrence. Face à un monde en profonde mutation, se renforce une mentalité de fixité sociale.

A l'inverse, les marchands bouleversent dans certaines régions les conditions d'exploitation et de vie des paysans. Grâce aux capitaux, ils ont pu investir dans la terre de quoi améliorer les techniques, procéder, comme en Flandre ou dans la plaine du Pô, à de grands travaux hydrauliques, installer des moulins. Du fait de leur orientation commerciale et de leur réactivité à la conjoncture économique, ils ont parfois procédé à une reconversion des cultures, remède aux crises agricoles : remplacement de la culture par l'élevage pour répondre aux besoins de l'industrie textile comme en Angleterre où, ainsi que se plaît à le souligner Karl Polanyi¹, « le mouton transforme le sable en or » ; accroissement de la culture de la garance pour la teinture, comme en Flandre et en Normandie, puis aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, progrès du pastel que les marchands toulousains, par exemple, vont faire cultiver dans de vastes zones du sud-ouest de la France, impulsion donnée en Italie par les marchands florentins à la culture du mûrier quand la soie du Turkestan arrive plus difficilement.

Sur le terrain politique, l'âpreté des luttes hégémoniques voit apparaître en 1300 les premières armes à feu, fabriquées par les Italiens. A la bataille de Crécy (1346), les Anglais se servent pour la première fois de canons. Lourds, difficiles à transporter, ils ne sont guère employés que pour l'attaque des places fortes : au siège d'Orléans (mai 1429), Jeanne d'Arc emploie tout ensemble l'artillerie et les anciennes machines de guerre qui n'ont guère varié depuis César. A partir de 1400, apparaissent les premières armes à feu portables. « Les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, qu'on en quittera l'usage », dira sentencieusement Montaigne à la fin du XVI^{ème} siècle, soit deux siècles après l'apparition de celles-ci sur le théâtre des opérations.

Le Zwin, rivière à l'origine de la prospérité de Bruges, s'ensable peu à peu, tandis que la jauge des navires augmente. A la fin du XV^{ème} siècle Bruges décline, au profit de sa voisine, Anvers, avantageusement située sur la rive droite de l'Escaut. Anvers grandit et vit grâce à la route directe de la côte septentrionale de l'Espagne à la Mer du nord, qui, de Laredo, de Santander, de Bilbao jusqu'à Anvers est le chemin des laines de Castille. A partir de 1450, une nouvelle branche de l'économie européenne prend essor en dehors de Bruges.

Enfin, dès le milieu du XIV^{ème} siècle, les Hollandais jouent de façon croissante le rôle de rouliers des mers et transportent, notamment pour le compte de l'Ordre Teutonique, les blés produits en Prusse². Bientôt, ils exercent une activité économique pour leur propre compte. Les dimensions supérieures de leurs navires leur assurent un avantage décisif. La participation de plus en plus marquée des Hollandais aux trafics de la Baltique tend à faire d'Amsterdam l'étape principale des marchandises en provenance de la Prusse, d'autant que l'essor de la draperie hollandaise met à disposition un article d'exportation semblable aux tissus qu'on chargeait auparavant à Bruges.

C De nouvelles ruptures en gestation

A l'issue de la bataille navale de Chioggia (1380), Venise évince définitivement Gênes

¹ POLANYI K., *La grande transformation, Aux origines politiques et économiques de notre temps*, [1^{ère} publication, 1944], NRF Gallimard, Paris, 1983, p. 61

² La Pologne devient le gros fournisseur en céréales de l'Europe. Dès lors, le seigneur est encouragé à augmenter sa production. Comme la valeur de l'argent baisse, il remplace les redevances en argent des tenanciers par des journées de travail sur sa réserve. C'est la corvée. Alors qu'à l'ouest la corvée est en décadence, ici elle se renforcera du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle.

de la Mer noire. Les Génois reportent leurs compétences sur la péninsule ibérique où ils jouent les premiers rôles. Le Portugal s'intéresse à la navigation, en vue de partir à la conquête du pays de l'or, l'Afrique. Pour cela les Portugais ont recours au savoir-faire génois. Dès 1317, le roi du Portugal engage l'amiral génois Emmanuele Pessagno pour construire une force navale. Deux siècles avant Vasco de Gama, les frères Vivaldi tentent le périple de l'Afrique (fin du XIIIème siècle).

Dès 1415, la prise de Ceuta, au Maroc, marque l'avènement du Portugal comme puissance maritime et commerciale. Le Portugal, renonçant à conquérir le Maroc, se livre à l'exploration méthodique de la côte occidentale de l'Afrique, à la recherche du « fleuve de l'or ». Les affaires sont aux mains des Italiens. Dès le XIVème siècle, on signale à Lisbonne des colonies de Génois, Lombards, Milanais, Corses. A Lisbonne, quand s'achève le XVème siècle, les marchands italiens forment une colonie prospère. On sait que Christophe Colomb a gagné le Portugal au service des Centurione, Spinola et di Negro, tous marchands génois. Les plus riches de ces marchands ont été à l'origine de l'économie sucrière de Madère, découverte en 1419. Ils participent, tels les Vanni, les Gridetti, les Marchione, à l'équipement de bateaux entiers.

Les Açores sont colonisées à partir de 1439. Les Portugais créent le long de la côte africaine une chaîne de comptoirs. A Madère, ils développent l'exploitation de la canne à sucre. Le cap Bojador, longtemps frontière du monde connu est dépassé en 1434, le « Rio de Ouro » est atteint en 1436. Vers 1440 les Vénitiens inventent la caravelle, navire jaugeant 100 tonneaux, qui permet d'affronter les vents alizés. Par bon vent, elle peut atteindre l'allure de dix kilomètres à l'heure. Toujours plus loin vers le sud, de nouveaux comptoirs¹ sont installés : baie d'Arguin (1443), Iles du Cap-Vert (1444), Sierra Leone (1460), Elmina² (Sao Jorge da Mina, 1482). Le cap de Bonne-Espérance est franchi en 1488 par Bartolomeu Dias, qui ouvre la route des Indes à Vasco de Gama (1497-1499). Le Brésil, découvert en 1500 par Pedro Alvares Cabral, alors en route pour les Indes, devient possession du Portugal. Les produits des tropiques affluent sur le marché d'Anvers.

En Espagne, la prise de Grenade, en janvier 1492, achève la *Reconquista* européenne qui se poursuivra en « *conquista* » de l'Afrique du Nord (Melilla, 1497 ; Oran, 1509). En octobre de la même année, le Génois Christophe Colomb, parrainé par Isabelle de Castille, découvre le Nouveau Monde.

IV L'EXTENSION DU MODELE ITALIEN : LA MONDIALISATION DE L'ECONOMIE, TROISIEME REVOLUTION COMMERCIALE (1500-1750)

A Le XVIème siècle, âge d'or du Portugal, de l'Espagne et de Gênes

En très peu de temps, le Portugal, petit pays pauvre, contrôle les routes maritimes des Indes, de l'Insulinde, de Chine, du Brésil³, et se crée ainsi un empire mondial. Les Portugais mouillent l'ancre en Chine en 1513, et s'implantent officiellement à Macao en 1557. De

¹ La côte d'Afrique occidentale, hormis les ex-colonies portugaises, est émaillée de noms de lieu portugais qui sont autant de comptoirs de l'époque, à commencer par Lagos au Nigeria ou Porto Novo au Bénin, sur la Côte des Esclaves, ou bien encore San Pedro en Côte d'Ivoire.

² Sur la côte de l'actuel Ghana, le long de la Côte d'Or. Les marchands s'y approvisionnent en or, acheminé à dos d'hommes depuis le Soudan. On pense que la brusque croissance des besoins en porteurs serait à l'origine de la traite des esclaves.

³ C'est au cours d'une expédition pour le compte du Portugal, de 1501 à 1502, qui le mène jusqu'au Rio de Plata, le fleuve de l'argent, qu'Amerigo Vespucci, homme d'affaires florentin résidant à Séville, découvre à profusion le bois brésil. Il qualifie cette contrée de *paese del brasile*, pays du brésil. Il se rend également compte que ce continent n'est pas les Indes et conformément à sa mission, le fait savoir. En 1507, un cartographe utilise son prénom pour désigner le Nouveau Monde.

1500 à 1530, les Portugais triomphent sur le marché des épices achetées en Inde. Les prix plongent : le quintal de poivre, payé 80 ducats à Alexandrie, se vend 40 à Lisbonne où tous les marchands affluent. Le commerce portugais est organisé par l'Etat, par le biais de la *Casa da India* qui prélève pour le roi des taxes de 30 à 60%. En 1532, Venise envoie pour la dernière fois ses galères en Flandre.

Fait nouveau, il y a désormais un marché mondial des cotonnades, des soieries, des porcelaines, de l'or, de l'argent¹, qui fait de ce dernier l'instrument d'échange direct pour les trois principales productions d'exportation des Indes et de Chine. Les Portugais, intéressés par les métaux d'Europe centrale, transfèrent le négoce des produits exotiques à Anvers.

Vers 1516, les nations de Gênes, de Florence et de Lucques quittent Bruges pour Anvers où transitent 40% du commerce mondial. De quinze mille habitants au milieu du XV^{ème} siècle, la population d'Anvers passera à cent mille au milieu du XVI^{ème} siècle. Anvers voit la fin de la prépondérance absolue des banquiers italiens, avec d'une part l'avènement des Fugger et de leurs compatriotes dans la haute finance européenne et, d'autre part, l'arrivée des marranes espagnols et portugais. Mais ni à Anvers, ni plus tard à Amsterdam, les Juifs ne jouent le premier rôle². La commercialisation de la vie économique a commencé en Italie au Moyen Age, c'est à dire dans une région et à une époque où le rôle des Juifs était insignifiant. Ils n'ont pas joué un rôle déterminant dans la naissance du capitalisme.

Calquée sur celle de Bruges, la Bourse d'Anvers, inaugurée en 1531, sera le modèle des Bourses d'Amsterdam et de Londres. Non seulement Anvers absorbe la production industrielle des centres textiles flamands tels que Bruges, Lille ou Ypres, mais encore, le développement du port entraîne celui des industries liées au commerce au long cours. Anvers stimule la production des Pays-Bas tout entiers, et notamment l'industrie sidérurgique liégeoise. En outre, Anvers devient le grand marché de l'assurance maritime.

De son côté, la monarchie castillane s'organise pour exploiter ses possessions d'outre-mer en créant à Séville en 1503³, la *Casa de Contratacion de las Indias*, par laquelle tout doit passer, moyennant prélèvement. Ce sont les Génois installés à Séville qui financent et organisent le premier pont régulier avec l'Amérique : toutes les grandes familles marchandes de Gênes sont à Séville, telles les Grimaldi, Cattanei, Calvi, Centurione, Spinola, Rivarolo, Lormellini, Pallavicini, Adorno, Salvago.

D'autant que les souverains européens ont des besoins financiers insatiables. Gênes joue le rôle de *clearing* des dettes européennes au point que le commerce des marchandises cède le pas à celui des valeurs mobilières. Cet effet de levier, combiné à l'afflux d'or et d'argent, entraîne un radical changement d'échelle de l'économie européenne.

Le stock d'or augmentant en Europe, il s'ensuit un renchérissement du métal argent. Aussi, l'Allemagne et ses marches autrichiennes exploitent-elles leurs mines d'argent intensivement. Une fois épuisé l'or du trésor inca, c'est l'argent américain que les Espagnols extraient, grâce aux techniciens allemands, dans les mines du Pérou, de Bolivie et du Mexique, pour atteindre à la fin du XVI^{ème} siècle, la moyenne annuelle de 300 tonnes, apports sans commune mesure avec le passé.

¹ Une monnaie très prisée sera le thaler d'argent, en fait le joachimsthaler, du nom de Joachimsthal, centre minier de Bohême où l'on extrait l'argent et frappe les pièces. De thaler dérive dollar.

² Selon Geert Hofstede (cf. *Culture and Organizations*, pp.56-130), les Juifs ibériques installés aux Pays-Bas joueront un rôle majeur dans l'expansion coloniale néerlandaise au XVII^{ème} siècle. D'autres s'installent au Costa Rica, lequel est de nos jours une heureuse exception au *personalismo* et à la stagnation propres à l'Amérique latine.

³ Elle durera jusqu'en 1790.

A la mort de François 1^{er}, en 1547, la dette royale envers la place de Lyon s'élève à 6 900 000 livres, sous forme d'obligations négociables. Viennent ensuite les crises, avec l'abdication de l'empereur en 1555, triomphe de la conception de l'Etat national sur celle de l'empire universel, puis la suspension de tout paiement par le gouvernement espagnol en 1557, la catastrophe financière de 1559, où le roi de France laisse une dette de 11 700 000 livres. La crise financière européenne oblige les belligérants à signer le traité de Cateau-Cambrésis en 1559. La faillite touche les banquiers et voit l'effondrement des places de Lyon, de Toulouse, d'Anvers.

Par ailleurs, les Pays-Bas, propriété du roi d'Espagne, passent au protestantisme. Il s'ensuit la Guerre de 80 ans (1568-1648) contre les « Gueux » (*Geuzen*). Philippe II, à l'exemple de son père Charles Quint, emprunte pour financer les troupes. En 1575, l'Espagne est à nouveau en cessation de paiement. Aux Pays-Bas, le sud, catholique, reste sous domination espagnole, tandis que les provinces du nord, protestantes forment l'Union d'Utrecht qui devient, en 1579, la République des Provinces-Unies. En 1585, les Espagnols, à titre de répression, ferment l'estuaire de l'Escaut condamnant le port d'Anvers dont la population entre 1585 et 1589 chute à 42 000. Les hommes d'affaires émigrent pour la plupart à Amsterdam. Pendant les deux dernières décennies du XVI^{ème} siècle, Gênes devient le centre de l'économie mondiale. L'Espagne, qui depuis 1580 règne également sur le Portugal, et ce, jusqu'en 1640, interdit aux Hollandais l'accès à Lisbonne. Ceci conduit les Hollandais à se substituer aux Portugais aux Indes orientales. En outre, l'Espagne est en butte à la fois aux attaques des « Gueux des mers » et des corsaires anglais. Pour y mettre fin, elle projette d'assaillir l'Angleterre, qui a pris le parti des Hollandais. *L'Armada Invincible*, lancée dans ce but, est défaite en 1588 devant Calais¹ et Gravelines. Cet épisode marque le déclin de l'Espagne.

Le commerce au long cours change de nature. Ce sont les produits de masse, de consommation ou industriels, qui l'emportent sur les produits de luxe.

B Le XVII^{ème} siècle, âge d'or d'Amsterdam

L'émergence hollandaise ressemble trait pour trait à ce qu'a été, à partir du XI^{ème} siècle, la montée des villes commerçantes d'Italie : la navigation, métier de pauvres, doit son essor à la construction de bateaux plus agiles et plus efficaces, et à des équipages frugaux. L'histoire de la grandeur hollandaise reproduit le schéma italien. Avec leurs navires, les Hollandais prennent la plus grosse part en produits pondéreux, d'abord avec la conquête du chemin de mer, de la Baltique à la péninsule ibérique, à Lisbonne et à Séville. Elle est accomplie dès 1530. Ensuite, Anglais et Hollandais attaquent le système italien à la base, par leurs transporteurs. Des navires anglais (1580) et hollandais (1590) pénètrent en Méditerranée. S'agissant du textile traditionnel, les draps anglais sont en Méditerranée dès avant le XVI^{ème} siècle. Le monde méditerranéen, à partir des années 1570, a été inondé de produits à bon marché. La suprématie des marines italiennes s'estompe, le système économique des villes italiennes se désarticule peu à peu.

Pendant la première moitié du XVII^{ème} siècle, une bonne partie de l'empire portugais tombe aux mains des Hollandais qui deviennent les principaux distributeurs d'épices et de denrées coloniales, qu'ils apportent même à Venise. Ils fondent en 1626, en Amérique du Nord, la Nouvelle Amsterdam qui, cédée aux Anglais, deviendra New York. En 1650, leur flotte, avec 120 000 marins et 16 000 bâtiments, représente en tonnage la moitié de la flotte

¹ Qui n'est plus possession anglaise depuis 1558.

mondiale. Les Anglais ne possèdent que 4 000 navires et les Français 500. La capacité de construction des chantiers navals hollandais est de 1 000 vaisseaux par an.

Vers 1590-1610, le centre économique mondial passe à Amsterdam, où il se stabilise pour plus d'un siècle. A la fin du XVII^{ème} siècle, la population atteint 200 000 habitants. En fait, le capitalisme d'Amsterdam n'est pas en avance : la lettre de change, les banques, les sociétés marchandes, le commerce des actions, le prêt à intérêt, sont autant d'instruments déjà connus, à Gênes ou à Venise. Du capitalisme du sud au capitalisme du nord, il y a eu transfert, imitation, continuité, et non rupture et découverte.

De la crise du capitalisme de la fin du XVI^{ème} qui a affecté les Fugger, Welser, Médicis, naît, afin de limiter les risques, le capitalisme anonyme des grandes compagnies des Indes. Les Hollandais fondent, en 1602, la plus puissante des grandes compagnies consacrées au commerce au long cours, la *Vereenigte Oostindische Compagnie* dont les bénéfices distribués atteignent certaines années 75%. En 1621 est créée, symétriquement, la Compagnie néerlandaise des Indes Occidentales.

Par ailleurs, la Wisselbank, ou Banque de Change d'Amsterdam, créée en 1609 par la ville, remédie aux troubles monétaires. Son prototype, c'est le Banco del Rialto, élaboré entre 1584 et 1587 à Venise à l'instigation du doge, où ont été mises au point les subtilités de la monnaie de banque. La Wisselbank s'affirme tout au long du XVII^{ème} siècle comme la plus importante banque du monde.

La date de 1640 marque la chute brutale de l'Espagne, avec la révolte du Portugal, qui se sépare de la Couronne. Quand, en 1648, le traité de Münster met fin à la guerre de 80 ans avec l'Espagne, Amsterdam est le centre culturel, commercial et financier du monde, prêtant aux rois et aux empereurs et influençant de ce fait la politique de bien des pays. L'accession au trône d'Angleterre, en 1688, de Guillaume d'Orange, qui fait de la Hollande « une chaloupe dans le sillage du vaisseau anglais », est considérée comme l'origine du relatif déclin néerlandais et de la montée anglaise. Toutefois, jusque 1720, Amsterdam joue un rôle financier et monétaire de premier plan.

C Le XVIII^{ème} siècle, émergence de l'Angleterre

De nation maritime, l'Angleterre devient une grande nation marchande. En 1496, la compagnie des *Merchant Adventurers*, obtient du roi le monopole du trafic du drap, et contrôle la voie Londres-Anvers au détriment des *Staplers*, exportateurs de laine brute. En 1555, la *Muscovy Company*¹ est créée et bénéficie du monopole du commerce avec la Russie. C'est la première société par actions anglaise dans laquelle le capital est permanent, non remboursé à l'issue de chaque opération. En 1600, est fondée l'*East India Company*² qui détient le monopole du commerce avec les Indes orientales. Entre 1610 et 1640, le commerce extérieur de l'Angleterre décuple. La population de Londres atteint les 500 000 au XVIII^{ème} siècle.

Durant le XVII^{ème} siècle, l'Angleterre est en proie à une crise qui oppose la monarchie au parlement. Après bien des péripéties, la dette royale, entre 1688 et 1702 s'élève à 14 millions de livres. En 1694, l'Etat anglais a besoin de 1 200 000 livres. La conjonction des

¹ La jonction avec la Russie se fait par Arkhangelsk sur la mer Blanche, où les navigateurs anglais, intrépides, cherchaient un passage vers la Chine et l'Inde. La Compagnie exporte en Russie du drap, des métaux, et des produits méditerranéens. Le fret de retour se compose de chanvre, cire, cordages.

² Elle durera jusqu'en 1873.

pouvoirs publics et des grands marchands de Londres aboutit à la création de la Banque d'Angleterre, sur le modèle de la *Wisselbank*.

L'Angleterre connaît un essor démographique lié à la productivité agricole. Les cultures se spécialisent vers des produits à plus forte valeur ajoutée. L'économie se développe en s'appuyant sur la conquête des voies maritimes. En 1703, un traité avec le Portugal supprime tout droit de douane sur les draps anglais dans les possessions portugaises, il assure la préférence aux vins portugais sur le marché anglais. Les relations commerciales Brésil-Portugal-Angleterre dégagent un solde favorable à l'Angleterre qui est payé par l'or brésilien de Minas Gerais.

L'Angleterre s'implante en Méditerranée : conquête de Gibraltar en 1704, de Minorque en 1707. Elle obtient des avantages sur l'Espagne aux traités d'Utrecht (1713) et Rastadt (1714), en particulier l'*asiento*, monopole de la traite des noirs.

Comme en Italie au Moyen Age, un grand courant d'innovations se dessine¹. Les villes de la côte ouest se développent du fait des rapides profits du commerce. Il y a notamment développement des cotonnades, dans l'arrière pays du Lancashire et de l'Ecosse pour répondre à la demande des exportations vers les nouvelles colonies, où il est interdit de fabriquer². Les articles métalliques, la quincaillerie, les clous, les articles d'étain, de verre, et les armes, remplissent également les cales des navires de Bristol en partance pour l'Afrique de l'ouest, les Caraïbes, l'Amérique.

Le transport de charbon de Newcastle à Londres catalyse la construction navale de 1550 à 1700. Ce mode de transport peu coûteux stimule à son tour l'extraction charbonnière qui est multipliée par quatorze sur cette période. Cette expansion se poursuit au XVIIIème siècle à un rythme sans précédent.

Enfin, il y a en Angleterre une classe moyenne importante et une paysannerie intégrée au marché national. La division du travail fait que la campagne anglaise du XVIIIème siècle est parcourue par des vendeurs ambulants qui l'approvisionnent. Tout cela conduit à l'homogénéisation des goûts d'où une demande pour un type standardisé de produits, favorable à la production industrialisée.

Entre le début et la fin du XVIIIème siècle, le volume du commerce au long cours de l'Angleterre est multiplié par sept. Entre 1750 et 1800, il double. Au-delà de la guerre de Sept Ans (1756-1763), qui oppose la France alliée à l'Autriche, à l'Angleterre alliée à la Prusse, la primauté anglaise est solidement assise.

D De la mondialisation à la révolution industrielle : un enchaînement de ruptures

Après la mondialisation, outre les biens de consommation, des produits industriels sont introduits massivement. C'est en particulier le cas des nouveaux colorants, tels le rouge de cochenille dont le commerce occupe le troisième rang des exportations du Nouveau Monde vers l'Europe après l'or et l'argent, le bois de Campêche, le Brésil supplanté par le sucre

¹ de l'an 800 à l'an 1600, l'Italie a fourni 25 à 40% des découvertes scientifiques et des innovations techniques faites en Occident. cf. SOROKIN P., *Society, Culture and Personality*, New York, 1947, pp. 540 sq., cité par PEYREFITTE A., *Le Mal Français*, Plon, Paris, 1976, p. 132

² En outre, l'émigration des gens de métier vers les Nouvelle Angleterre est prohibée.

dans l'économie brésilienne seulement après 1570, et surtout l'indigo qui après 1560, détrône le pastel européen. L'indigo est importé principalement par le port de Gênes¹. La teinture à l'indigo accompagne la vogue nouvelle des tissus de coton.

De même, de nombreuses plantes exotiques sont introduites en Europe et modifient radicalement les habitudes alimentaires. De nombreux produits, issus de plantations, sont importés, tel le sucre, le thé, le café, le cacao, le tabac, le coton. Entre 1720 et 1800, la masse de coton brut traité par an en Angleterre est multipliée par trente.

La sidérurgie a connu au XV^{ème} siècle, dans la principauté de Liège, une innovation majeure, le haut fourneau qui donne la fonte, laquelle permet d'obtenir de très grandes quantités de métal liquide que l'on peut mouler tel quel ou affiner ultérieurement en fer ou acier². Dès le XVI^{ème} siècle, l'usage du haut fourneau devient général. Le combustible reste le charbon de bois. Au début du XVIII^{ème} siècle, les Anglais produisent des quantités telles de fonte qu'ils en viennent, par déforestation excessive, à manquer de charbon de bois. En 1709, Abraham Darby, industriel installé à Coalbrookdale dans le Shropshire³, le remplace par du coke, houille dégazée par chauffage. Entre 1760 et 1800, la production de fonte est multipliée par huit.

V LES FRUITS DU MODELE ITALIEN ETENDU : PREMIERE (1750-1850) ET SECONDE (1850-1975) REVOLUTIONS INDUSTRIELLES

A De la fonte au fer industriel (1783)

Le bois d'œuvre étant rare, on tend à le remplacer, par du fer, car la fonte convient mal à la construction. En 1779, le premier pont de fer est érigé à Ironbridge, sur la Severn, près de Coalbrookdale. Dès lors la consommation de fer croit fortement. Le procédé du « puddlage », qui décarbure la fonte liquide par brassage dans un four, mis au point par Cort et Onions en 1783, permet de produire du fer en quantité industrielle. De 1760 à 1825, la production de fer passe de vingt cinq mille à cinq cent quatre-vingt mille tonnes par an.

B Des mines de charbon à la machine à vapeur

Le développement de la sidérurgie entraîne l'exploitation intensive des mines de charbon, d'où la nécessité de descendre toujours plus bas, ce qui suppose l'évacuation de l'eau. En 1698, Savery invente la machine à feu, pompe à vapeur perfectionnée, en 1705, par Newcomen. Sa machine, simple et robuste, équipe vers 1760 des centaines de mines anglaises. James Watt, un fabricant d'instruments amené en 1764 à réparer une machine de Newcomen, met au point le condenseur séparé qui économise 75% de l'énergie thermique, système breveté en 1769 et exploité commercialement à partir de 1776 en association avec un industriel, Boulton. En 1780, Boulton incite Watt à concevoir des applications pour d'autres domaines. Entre 1775 et 1800, période couverte par le brevet de Watt, Boulton et Watt commercialisent quelque 500 machines à vapeur. Vers 1830, la Grande-Bretagne possède 15 000 machines, la France, 3 000 et la Prusse, 1 000. Des perfectionnements aboutissent en 1804, au pays de Galles, à la première locomotive à vapeur tractant des

¹.A Nîmes, on dit que le célèbre « jeans », en fait denim blue jeans, est la lecture anglaise de serge de Nîmes au bleu de Gênes, le bleu de Gênes étant l'indigo, et la serge de Nîmes un tissu de coton exporté dès la fin du XVIII^{ème} siècle en Angleterre et de là aux Etats-Unis

² Alliage de fer et carbone d'une teneur en carbone inférieure à 2%.

³ Près de Wolverhampton, à l'ouest de Birmingham.

wagonnets. Le chemin de fer de Liverpool à Manchester est, en 1830, la première ligne ferroviaire.

C L'emballlement de la filière coton

Avec l'invention par John Kay, en 1733, de la navette volante qui franchit d'un seul coup toute la largeur du métier, on tisse plus vite des pièces plus larges. Mais bientôt les filateurs anglais ne suivent plus les tisseurs. Sous l'aiguillon de l'intérêt, l'ingéniosité se réveille. James Hargreaves en 1765 met au point la *Spinning Jenny*, un métier à filer mécanique à huit broches, perfectionné en 1768 par le *Waterframe* de Richard Arkwright, métier à filer mu par énergie hydraulique, produisant des fils plus résistants pouvant être utilisés en chaîne, lui-même amélioré par la *Mule Jenny* de Samuel Crompton, en 1779, métier à filer résultant du croisement des précédents, mu par machine à vapeur et comptant mille broches par ouvrier. Entre 1779 et 1812, le coût du fil de coton chute de 90%. La situation s'inverse, le tissage est dépassé, jusqu'à l'invention du métier à tisser mécanique par Edmund Cartwright en 1786, pour lequel, par rapport au métier à main qui tombera en désuétude dès 1820¹, les gains de productivité de la main d'œuvre sont dans un rapport de un à dix. Les volumes produits deviennent alors tels que le coton vient à manquer, car l'égrenage manuel du coton constitue un nouveau goulot d'étranglement. Problème résolu aux Etats-Unis en 1793 par Eli Whitney, inventeur de l'égreneuse mécanique qui sépare de la graine les fibres de coton. L'industrie du coton, localisée dans le Lancashire, et en particulier à Manchester, « explose » littéralement au cours du troisième tiers du XVIIIème siècle. En 1815, l'Angleterre exporte plus de cent fois la valeur du tissu de coton exporté en 1760.

D D'un sous-produit sidérurgique aux colorants textiles de synthèse

Ce bond en avant engendre un goulot d'étranglement en aval. Les ressources naturelles ne suffisent plus. Hormis l'alun, les agents chimiques sont issus du monde végétal ou animal. Eu égard aux quantités de cotonnades à traiter, les méthodes traditionnelles sont un frein. L'industrie chimique moderne est née du besoin, à enjeux économiques colossaux, de trouver des moyens nouveaux de blanchiment et de teinture. En fait, au début du XIXème siècle, il n'est pas un chimiste de renom qui ne se soit peu ou prou penché sur un problème textile. Frédéric Kuhlmann se préoccupe un temps de questions de teinture, et Claude-Louis Berthollet, avec l'eau de Javel², en 1791, contribue au dépassement de la question du blanchiment. Dès les années 1840, les chimistes cherchent à valoriser le goudron, sous-produit abondant et embarrassant de la cokéfaction. En 1856 William Perkin, étudiant chimiste à Londres, âgé de dix-huit ans, travaille sur un dérivé du goudron, l'aniline, et aboutit incidemment à la synthèse d'un colorant mauve apte à teindre les textiles de manière stable. Il dépose des brevets et fonde avec son père et son frère la société Perkin & Sons. Les bénéfices sont énormes. En 1874, fortune faite, Perkin, âgé de 36 ans, se retire des affaires. Ce succès technico-commercial suscite immédiatement des vocations. Les progrès allemands en chimie organique sont tels que, bientôt, deux colorants naturels complexes, la garance (1869) et l'indigo (1897), sont synthétisés par la société BASF. Fruit d'une collaboration exemplaire entre universitaires et industriels, ces synthèses vont faire de l'Allemagne le centre incontesté de l'industrie des colorants, puis de toute l'industrie chimique organique jusqu'à la Première Guerre mondiale.

¹ Non sans mal, puisque la dislocation sociale qui en résulte entraîne un mouvement de révolte populaire, le luddisme. Les *Luddites* sont des bandes organisées d'ouvriers que se réclament de Ned Ludd, qui aurait brisé des métiers à tisser. Ce mouvement dure de 1811 à 1816.

² Dont le principe actif est initialement l'hypochlorite de potassium, puis, avec les procédés Leblanc et Solvay, l'hypochlorite de sodium, agents oxydants.

E Des colorants textiles de synthèse aux médicaments

Encore étudiant en médecine, Paul Ehrlich (1854-1915) s'intéresse à la coloration des coupes de tissus et des cultures de microbes, en vue de leur examen sous microscope. Il procède alors à des études systématiques des propriétés bactéricides des colorants. Il utilise ainsi le bleu de méthylène en 1891 pour traiter la malaria, avec d'excellents résultats. En 1904, il fait usage du rouge trypan pour traiter la maladie du sommeil et aboutit à l'obtention de produits efficaces pour le traitement de la maladie du sommeil et de la syphilis. Ces succès d'Ehrlich sont précurseurs de la découverte de la quasi-totalité des médicaments au cours de la première moitié du XXème siècle. Tous les fabricants de colorants se penchent sur les débouchés pharmaceutiques. Au début des années 1930, l'attention se porte sur les colorants ayant une forte affinité pour les protéines. En 1932, à partir de la découverte que le prontosil, colorant de synthèse rouge, agit contre les streptocoques, la société I.G. Farben¹ en 1934, et l'Institut Pasteur en 1935, développent les sulfamides, médicaments les plus efficaces jusqu'à l'arrivée des antibiotiques en 1943. Entre-temps, on affine et cerne dans les molécules les fonctions bactéricides, distinctes des radicaux chromophores, pour aboutir à la synthèse de médicaments non nécessairement colorés.

F Le froid industriel

Compte tenu d'une part des ressources du nouveau monde et des besoins de l'ancien, on songe à utiliser le froid pour la conservation et le transport des denrées alimentaires. Charles Tellier² met au point un dispositif fondé sur l'évaporation de l'éther. C'est en 1882 qu'est construit en Argentine le premier navire frigorifique. Le froid devient le régulateur des marchés, où interviennent désormais les produits argentins, néo-zélandais, australiens. Avec Gustavus Swift, le wagon frigorifique de conception moderne fait son apparition aux Etats-Unis, en 1877. De 1878 à 1881, la Swift Company couvre l'ensemble du territoire américain. Ce qui lui permet, ainsi qu'à ses concurrents, de produire en masse la viande dans les abattoirs de Chicago et de la distribuer sur l'ensemble du territoire à travers un réseau de succursales équipées d'entrepôts frigorifiques.

G L'acier de masse

L'essor du chemin de fer accroît la demande en acier. Au milieu du XIXème siècle, les procédés traditionnels de fabrication d'acier sont supplantés par le convertisseur inventé par le britannique Bessemer, en 1856, qui permet de faire passer le cycle de production de quelques heures à une vingtaine de minutes. Quand Andrew Carnegie importe le procédé Bessemer pour produire des rails, le prix de la tonne d'acier passe de 160 dollars en 1875, à 17 dollars en 1900. Pierre-Emile Martin met au point, en 1867, une méthode permettant de mieux maîtriser les réactions du métal en fusion qu'avec le convertisseur Bessemer, d'où une qualité supérieure. Au début des années 1900, le four à arc électrique par électrode de carbone permet de traiter directement les riblons, sans fonte, et de créer, par petits lots, des alliages spéciaux en ajoutant divers éléments selon la nuance d'acier à atteindre. Entre 1860 et 1913, la production de fer et de charbon de l'Allemagne, de l'Angleterre, des Etats-Unis, de la France, est multipliée par plus de dix, tandis que la production d'acier est multipliée par 900.

¹ Interessen-Gemeinschaft der Farbenindustrie, regroupement créé en 1925 entre huit sociétés chimiques allemandes dont Bayer, BASF, Hoechst et Agfa. Ce *Konzern* contrôle les trois quarts de la production de colorants et la moitié des produits pharmaceutiques en Allemagne. Il a pour objet de défendre les positions commerciales de ses membres qui, au lendemain de la Première Guerre mondiale, perdent, au titre de dommages de guerre, 50% de leur débouchés, les brevets étant repris par les vainqueurs, par exemple Du Pont de Nemours ou Imperial Chemical Industries, et d'autres.

² Ingénieur français, Amiens 1828, Paris 1913.

H Le XXème siècle, émergence des Etats-Unis

A partir de 1900, les Etats-Unis prennent le pas sur la Grande-Bretagne s'agissant de la production sidérurgique, et en tant que puissance industrielle. Jusqu'en 1860, les Etats-Unis connaissent l'âge d'or des petites entreprises. La période 1865-1880 est, avec les concentrations industrielles, celle des millionnaires, tandis qu'après 1880 commence l'ère des milliardaires, les « barons voleurs » dont le gouvernement américain s'emploie à limiter les prérogatives¹ à travers le *Sherman act* de 1890. S'agissant du décentrement de l'économie vers les Etats-Unis d'Amérique, on retrouve les mêmes syndromes inventifs que précédemment en Italie, puis au Royaume-Uni : avant 1865, l'Office des Brevets des Etats-Unis avait délivré moins de 62 000 brevets. Il en délivre 600 000 durant la fin du siècle².

I Les autres domaines de la seconde révolution industrielle

D'autres domaines technico-économiques sont explorés : pétrole, électricité, électromagnétisme, radioactivité, etc., dont les applications s'étendent sur tout le XXème siècle. Le fordisme, conjugaison de la production de masse et de la consommation de masse, caractérise l'ère moderne. L'irruption d'organisations d'une taille sans précédent amène d'une part à un management nouveau, le sloanisme, et d'autre part, au traitement de quantités gigantesques d'informations.

J Une conséquence sociale des ruptures : une émigration européenne massive

Du XIXème siècle au début du XXème siècle, outre l'exode rural, cinquante cinq millions d'Européens émigrent, principalement pour l'Amérique du nord, mais aussi pour l'Amérique latine, en particulier l'Argentine, l'Uruguay³, le Brésil. Après 1880, du fait de l'intensification des déstabilisations économiques et sociales en Europe, les Etats-Unis accueillent de six cents mille à un million d'Européens par an.

VI DE L'ERE DES MASSES A LA NOUVELLE ECONOMIE

Politiquement, le XIXème siècle se caractérise tour à tour par une vague libérale en lutte contre les survivances de l'Ancien Régime, puis par une vague démocratique révolutionnaire, et enfin, par une vague socialiste. Se surajoute une vague nationaliste qui s'abouche avec chacune des précédentes et entretient avec elles des rapports complexes, changeants, ambigus. En Europe, à partir de l'impulsion reçue à la fin du premier millénaire, l'Etat sans nation qu'est la France et la nation sans Etat qu'est l'Allemagne, deviendront, dans la peine et la pénurie, des Etats-nations en se disputant les reliques de la Francie médiane. Leur animosité, arc-boutée par des jeux complexes d'alliances, catalyse une course effrénée à l'armement. Il suffira alors, comme pour une avalanche, de quelques prétextes dérisoires (le Sandjak de Novi-Bazar, la « Main noire ») pour déclencher deux guerres mondiales. Le nationalisme haineux, narcissique, convulsif, façonne la première moitié du XXème siècle, tandis que la seconde moitié s'ingénie à en amortir les calamités en se fondant sur le point de vue exprimé en son temps par Thomas Jefferson : le commerce loyal entre les nations est un gage de paix et de prospérité. A la fin du XXème siècle, les prétentions messianiques du socialisme scientifique, que la Russie veut universel avant de se résoudre à ne se l'infliger qu'à elle-même et à ses voisins, s'en vont en eau de boudin.

¹ Cf. l'attaque de Henry Demarest contre la Standard Oil dans *Wealth against Commonwealth*, 1894, cité par FREIDEL F., *Les Etats-Unis d'Amérique au XXème siècle*, Sirey, Paris, 1966, p. 30.

² Cf. ouvrage précédent, p. 5.

³ Aujourd'hui, on estime que la moitié de la population de ces deux pays est d'origine italienne.

A La distribution productiviste de masse

La formule du grand magasin, initiée par Aristide Boucicaut avec la création à Paris du Bon Marché en 1852, marque le début de l'ère de la distribution rationnelle. La formule du libre service se crée aux Etats-Unis, en 1915. Après la Deuxième Guerre mondiale commence aux Etats-Unis l'ère de la distribution de masse qui combine grande surface, non spécialisation, bas prix, libre service. La société américaine de grande distribution Wal-Mart, avec un effectif de 1 383 000 et un chiffre d'affaires de 253 milliards de dollars, est, en 2001, la plus grande entreprise du monde¹.

B La troisième révolution industrielle : l'informatique

D'abord traitées de façon électromécanique, les informations le sont par électronique à partir des années 1950. IBM met au point, en 1952, une machine universelle de traitement d'informations, l'ordinateur. Avec le transistor au silicium, en 1955, l'ordinateur devient accessible aux entreprises. L'invention du microprocesseur, en 1971, ouvre la voie de l'informatique accessible aux particuliers, tandis que la mise en réseau, lancée dans les années 1960, se développe exponentiellement à la fin du XXème siècle.

C Aboutissement du concept de la monnaie

En un millénaire, à partir du modèle italien, la monnaie, d'abord et longtemps marchandise fongible a été entérinée en 1971 dans sa fonction de symbole créant le réel. Elle est désormais une dette, non exigible, du système bancaire envers ceux qui la détiennent, un pont jeté entre le présent et l'avenir, fruit d'une anticipation fondée sur la confiance en l'entrepreneuriat, en son aptitude à créer de la valeur. Selon François Simiand, la monnaie est un phénomène social plus qu'économique, elle est une sorte de mythe, de croyance globale de la société. « *Loans make deposits* », ce sont les prêts, gagés sur la croyance que l'entrepreneur a de sérieuses chances de faire de rien quelque chose, qui font les dépôts.

D La nouvelle économie

L'année 1975 correspond au passage de l'ère moderne, celle du « dur-sûr » selon l'expression plaisante d'Hervé Sérieyx, caractérisée par le fordisme et sous-tendue par la logique de l'obéissance, à l'ère postmoderne, celle du « flou-mou », caractérisée par le couple haute technologie-service, et sous-tendue par la logique de la responsabilité. Bref, Taylor, Ford et Sloan ont laissé la place à Macintosh, McKinsey et McDonald's. Une révolution managériale est désormais indispensable, souligne Michel Crozier. Elle s'articule autour de trois principes : simplicité, autonomie, écoute.

Simplicité d'une part, car la meilleure réponse à la complexité des rapports humains, c'est la simplicité de l'organisation : le cerveau humain est le meilleur instrument intégrateur pour affronter le complexe, l'incertain, le contradictoire.

Le principe d'autonomie d'autre part est nécessaire pour que l'organisation puisse se concentrer sur les métiers où elle excelle et diffuser l'esprit d'entreprise et d'innovation là où il est le plus efficace. Il faut pour cela aux acteurs liberté et responsabilité.

¹ Cf. Enjeux Les Echos, *Le grand Atlas des Entreprises 2003*, p. 20

Il importe enfin d'être à l'écoute de la culture de l'entreprise : le « *scientific management* », ne visait au fond rien d'autre que de tenter de mettre sous le boisseau, l'horripilante « *shadow culture*¹ », éternel grain de sable dans la belle machinerie du « *one best way* ». En fait, en n'intégrant pas la réalité culturelle de l'organisation, en la niant et en la combattant, on aboutit au phénomène bureaucratique, écart permanent, structurel, entre l'objectif et le résultat. Le management se doit au contraire d'être à l'écoute en vue d'un apprentissage collectif permanent. En bref, pour prendre une image extrême, il ne s'agit plus d'évoluer au pas cadencé dans une caserne bien balisée, mais de se frayer un chemin dans la forêt amazonienne, à la manière d'un commando de survie.

En somme, chacun est incité à se comporter en entrepreneur et dispose en outre pour cela de moyens d'information et de communication sans précédent.

CONCLUSION

Il semble que le modèle italien, en se diffusant, soit devenu universel et qu'il ait contribué à forcer le verrou psychologique de ce que Galbraith² appelle l'accommodation, cet état d'équilibre qui tend inexorablement à se perpétuer et qui engendre chez ceux qui y sont enfermés l'attitude du refus de lutter contre l'impossible, et la tendance à préférer la résignation à l'espérance frustrée. Une fois ce verrou forcé, le besoin de compenser le « désavantage initial » cher à l'historien Toynbee, devient un facteur clef de succès, sachant qu'ensuite joue la « circulation des élites » décrite par Pareto.

Simultanément, il apparaît que ce n'est pas le progrès technique qui crée l'innovation, c'est l'innovation qui crée le progrès technique. « Les objets techniques sont la concrétisation du projet humain qui les sous-tend, la technique est du rêve incarné³ ». L'innovation procède d'une vision systémique qui perçoit d'emblée l'avantage d'un changement, l'accepte et le met en œuvre. Le reste en découle : l'invention n'est pertinente que si elle est en résonance avec un marché. Auquel cas il s'agit bien d'une innovation, exact contraire de l'entropie des physiciens.

Il ressort aussi qu'en matière de management il n'y a rien de fondamentalement nouveau sous le soleil, si ce n'est une profonde évolution quantitative. « *Buy low, sell high* », et « *buy low, sell low but a lot*⁴ » résument assez bien le principe essentiel. Mais alors, même si les cycles de destruction créatrice s'enchaînent à un rythme trépidant, s'il n'y a pas de changement qualitatif, à quoi bon l'observation depuis les eaux calmes de l'histoire ?

Si le manager est l'homme de l'ici et du maintenant, il va de soi que l'histoire n'est que foutaise. L'avenir est un insondable mystère et l'histoire est résolument vouée aux poubelles. « *Past costs are irrelevant*⁵ » affirment les Américains. « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », professait Héraclite. Seul compte le présent. Il est vrai qu'à la Bourse, prévoir de déjeuner relève de la planification à long terme, et hier ressortit à l'antédiluvien.

Dans les faits, le management ne peut être intemporel. Anticiper, c'est savoir intégrer le passé. Mis K.O. debout par l'irruption d'une crise qui le met en demeure de résoudre sans

¹ *Shadow culture*, comme le gouvernement britannique a un *shadow cabinet*, cabinet fictif, mais actif, de l'opposition.

² GALBRAITH J. K., *Théorie de la pauvreté de masse*, 1980, Gallimard

³ GAUDIN T., *Introduction à l'économie cognitive*, Editions de l'Aube, 1997, p. 16-17.

⁴ a) achetez bon marché, vendez cher ; b) achetez bon marché, vendez bon marché mais beaucoup

⁵ Les coûts historiques n'ont aucun intérêt

délai la quadrature du cercle, le manager n'est efficace que s'il a acquis du passé les réflexes idoines. Et par ailleurs, l'effet d'expérience des économistes industriels, matérialisé par la courbe d'apprentissage, est la preuve par neuf que l'intégration du passé est, du point de vue managérial, bénéfique.

D'autre part, et surtout, l'efficacité passe par la quête de sens, cette « main invisible » du management qui permet de « se méfier des prospectives hâtives et des modèles : que sont devenus les modèles d'hier, comme Lucent et Enron ? Qu'est devenu le modèle japonais de sous-traitance, de travail en réseau et de cercles de qualité ? Que restera-t-il demain du fameux modèle General Electric qui commence à battre de l'aile¹ » ?

Mais même en cas de solution de continuité dans son interprétation, l'histoire, « ce riche trésor des déshonneurs de l'homme » selon Lacordaire, jette une lumière crue sur le comportement humain réel, qui ressortit volontiers aux pulsions primaires du cerveau reptilien.

La société serait-elle une fleur carnivore ?

Le tissage collectif d'intelligence ajoutée issu du modèle italien est porteur du meilleur comme du pire. D'un côté, il est la source d'un incontestable progrès matériel, certes très inégalement réparti, mais que l'on peut tenir pour légitime s'il améliore la condition du plus défavorisé. De l'autre, peut-on indéfiniment accepter l'empire de la consommation de masse quand son principe, selon Ernest Dichter, est que toute tension, tout conflit, toute intensité émotionnelle chez l'homme peut trouver une solution par un transfert à l'objet ? On renvoie ainsi l'adulte à l'enfant et, en définitive, on ne voit en l'homme qu'une larve destructrice. Pour Thierry Gaudin², « l'état lamentable où se trouve la Russie quelques années après son ouverture à l'économie de marché, la pauvreté et la violence de toutes les grandes villes du monde alors que la technique permettrait de donner une vie décente à tous, montre clairement la faillite des doctrines économiques y compris le libéralisme ». Pour Gilles Lipovetsky³, « la société postmoderne n'a plus d'idole ni de tabou, plus d'image glorieuse d'elle-même, plus de projet historique mobilisateur, c'est désormais le vide qui nous régit ». Marie-France Hirigoyen⁴, souligne l'amplification, dans ce contexte de vide, du poids de la perversité : « La multiplication actuelle des actes de perversité dans les familles et dans les entreprises est un indicateur de l'individualisme qui domine notre société. Sous prétexte de tolérance, les sociétés occidentales renoncent peu à peu à leurs propres interdits ».

Paradoxalement, l'Europe s'était extirpée de la barbarie. La construction européenne est ce projet utopique qui entend édifier un espace modèle de paix et de prospérité où vivent des hommes égaux et différents pour qui l'affirmation de soi ne passe pas par l'abaissement de l'autre, où les techniques apportent un bienfait sans poison, où la polémique canalise l'agressivité humaine et constitue une victoire sur la guerre et l'arbitraire. La grandeur de ce projet n'a d'égale que la morne indifférence avec laquelle il est vécu, quand on ne l'assimile pas véhémentement à quelque visée hégémonique mondialisante de sandwichs hambourgeois.

¹ GUAINO H., *Vers la fin des entreprises ?* Les Echos, 7 mai 2002, p. 61

² GAUDIN T., *Introduction à l'économie cognitive*, Editions de l'Aube, 1997, p. 7

³ LIPOVETSKI G., *L'Ere du Vide*, Folio essais, Paris, 1983, p. 16.

⁴ HIRIGOYEN M.F., *Le Harcèlement Moral*, Editions La Découverte et Syros, Paris, 1998, pp. 207-208.